

The background image is a landscape photograph. In the foreground, there is a vineyard with rows of young grapevines supported by metal stakes. Behind the vineyard is a dense line of green trees. In the far background, a large mountain range is visible under a sky filled with heavy, grey clouds. The overall tone is somewhat somber due to the cloudy sky.

Florence C. Gonçalves

Des Ombres & des Anges

Florence C. Gonçalves

Des Ombres et des Anges

© Florence C. Gonçalves, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2598-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Décembre 2012...

Clic ! Louise referma prestement la page d'accueil du site à l'entrée de son mari et ouvrit celle des facturations en cours. Elle croquerait la pomme rouge plus tard...

— Louise ! Tu en as fini avec les dernières commandes de Plymouth ?

— Hum, oui, presque, entendit-il dans un souffle, sans qu'elle daigne lever les yeux vers lui.

Loïc s'approcha, fit le tour du grand bureau en acajou envahi par les piles de dossiers, comme à l'accoutumée, voire davantage à l'arrivée du bilan de fin d'année, et se pencha par-dessus son épaule. Elle sentit les effluves de son parfum.

— Comment fais-tu pour te retrouver dans ce méli-mélo de papiers ? interrogea-t-il, tandis qu'il tentait de lui voler un baiser sur la nuque, qu'elle penchait à gauche quand la concentration se faisait intense. Un tic, qu'elle tenait paraît-il de ses années d'études et qui nécessitait, pour son plus grand plaisir, un massage profond qu'elle sollicitait régulièrement avant les événements.

— Laisse-moi, fit-elle, en secouant la tête, agacée. J'ai du pain sur la planche si nous voulons transmettre toutes les données à l'expert-comptable. C'est pour le 15, n'oublie pas. Ce n'est pas toi qui t'y colles, alors...

Constatant le regard consterné de son époux à cet énième refus de tendresse, assombri d'une lueur triste et d'un sourire de dépit, elle poursuivit plus doucement.

— J'aimerais en finir assez vite pour m'occuper des préparatifs de Noël,

tu comprends ? Je souhaiterais éviter cette corvée à ta mère cette année et m'en occuper avec toi. Tu veux bien ? C'est important pour moi, pour nous, rajouta-t-elle en le fixant.

Les yeux pervenche immobiles et le sourire, qu'il percevait forcé, le perturbèrent un peu plus.

Encore une fois, sa femme évitait le contact et retournait la situation en sa faveur, le laissant penaud. En lui, une réaction récurrente, toujours plus vive : malaise subtil alliant frustration et impuissance, colère et culpabilité. Ça ne pourrait pas durer indéfiniment ; leur couple sombrait et elle ne semblait pas désireuse d'y faire face. La situation était douloureuse pour lui aussi, elle n'avait pas le monopole de la souffrance. Victoire leur manquait à tous les deux, mais Louise semblait totalement occulter ce paramètre et gardait pour elle-seule, aujourd'hui, le mal qui la rongait. Le reléguant à ses tâches sur le domaine et se noyant, elle, dans ses travaux administratifs. Depuis un mois, elle lui avait même demandé de s'installer dans une des chambres d'amis, prétextant un besoin impérieux de se reposer vraiment. Il ronflait, paraît-il, et il devait comprendre...

Oui, il devait comprendre une foule de choses ces derniers mois : son régime végétarien, les activités sportives qu'elle cumulait pour retrouver la ligne, une obsession, les sorties entre filles, les séjours réguliers en Bretagne, à Kalonbrahz. Une distance entre eux de plus en plus prégnante, qu'elle induisait, jusqu'à sa dernière demande : faire chambre à part. De quelques jours qu'emandés au départ, cela faisait maintenant un mois qu'ils ne dormaient plus ensemble. Ils faisaient encore l'amour, ok, mais ça aussi, jusqu'à quand ? Lorsqu'il s'invitait dans leur chambre, elle le repoussait gentiment hors du lit dès la fin de leurs ébats, malgré ses tentatives de partager avec elle ses propres émotions, son immense chagrin, son besoin exprimé de retrouver sa femme, son ancre, sa vie. Comprends-moi ! rétorquait-elle, j'ai besoin de dormir, de faire le point, de me retrouver, de faire le deuil, de...

Et il cédait. Il s'arrachait péniblement du corps aimé et quittait les draps

chauds pour étreindre ceux, toujours plus froids et solitaires, de la chambre d'à côté. Combien de temps durerait cette crise qui spoliait leur vie à deux, enlisant leur amour dans les non-dits, les reproches et les douleurs intestines ? Louise devait se ressaisir, il devait faire quelque chose, n'importe quoi mais quelque chose qui mette fin à cette folie, sinon...

— Louise...

— Quoi ?

Il laissa échapper un long soupir. Elle s'en voulut un instant d'être incapable d'en dire plus, mais que rajouter de plus ! Elle se sentait si vide, depuis si longtemps, que même la mine désespérée de l'homme qu'elle aimait, face à la réponse sèche qu'elle venait d'assener une fois de plus, par culpabilité, par peur, parut insupportable. Elle le regarda en silence. La défiance qu'il y lut le troubla profondément. Il soutint quelques secondes son regard pénétrant, remarqua la brillance humide qui apparaissait subrepticement autour des plus beaux yeux du monde qu'il eut connus, lui offrit un sourire amer et tourna les talons lentement.

— Quoi ? le nargua-t-elle perverse, tu veux que je laisse tout tomber et que je m'occupe de toi ? De ton mal-être ? Tu m'emmerdes Loïc avec ton air de cocker misérable. J'ai du travail et je veux le terminer. Tu peux comprendre ça ?

Il ne répondit pas.

La grande porte en bois se referma doucement et enfin seule, Louise ou était-ce Joy, laissa couler ses larmes sans plus de retenue sur le naufrage de son couple, de sa vie, centrée sur la douleur qui tirait ses entrailles violées.

2.

Janvier 2013

Comment en était-elle arrivée à se salir à ce point ? Parce qu'il s'agissait bien de ça.

Sa vie avait perdu tout intérêt, si ce n'est d'essayer de combattre ce trou béant qu'elle avait désormais à la place du ventre ; un désespoir qui la tenaillait aux tripes, jour et nuit, se déversant en larmes acides, noyant son cœur, étouffant ses poumons et l'immergeant totalement dans un enfer dantesque que nul ne pouvait imaginer, ni même son mari.

Pour échapper à la cruelle réalité, elle avait choisi un chemin encore plus sombre que les ténèbres qui l'habitaient, depuis le drame, pour les fuir. Et, bizarrement, l'effet avait été salvateur, du moins pendant un temps, occultant ses tourments intérieurs et ramenant un peu de vie, le désir, là où il n'y avait plus, depuis des mois, que la mort, le vide, le néant.

Elle avait savouré des heures durant, des yeux, la pomme rouge qui l'invitait à la délectation du fruit défendu, avant de la croquer encore et encore et encore, jusqu'à la nausée qui la submergeait aujourd'hui. La plénitude des débuts avait dérivé jusqu'aux berges de la honte et du dégoût de soi sans qu'elle puisse pour autant s'en détourner, la ramenant sans cesse à un besoin impérieux qu'elle ne comprenait pas mais qui la tenait chevillée au corps, au cœur, sans qu'elle puisse dire stop. Se dire stop.

Son âme, même avilie, la poussait à renouveler les gestes, qui la maintenaient prisonnière de ses démons intimes. Remplaçant la blessure du manque par celle de la trahison honnie. L'injustice par l'humiliation. Le sacré par le sexe délétère.

Adresse mail, mot de passe, un clic et la pomme rouge dispensait à profusion ses tentations illicites, son poison délicieux, le plaisir éphémère des rencontres adultères.

Puis, le rituel commençait.

La quarantenaire avait son lot, nombreux, de demandes d'échanges, de messages, tantôt salaces et allant droit au but : à savoir une invitation claire pour partager quelques heures une partie de jambes en l'air.

Parfois plus subtils, certains évoquaient des points communs, des envies similaires et une rationalisation en règle pour justifier la rencontre qui se terminerait invariablement dans une chambre d'hôtel, une nuit ou quelques heures dans le mois, le café, le déjeuner, ou plus rarement, le dîner consommé.

En certaines occasions, un préambule qui s'éternisait, où l'autre se racontait, déroulant une vie à deux insatisfaisante, où la femme devenue mère perdait tout attrait pour la bagatelle au profit exclusif de l'éducation de leurs chérubins. Des cœurs qui avaient été soudés à une époque et qui s'éloignaient l'un de l'autre, englués dans un quotidien routinier, boulot, maison, dodo. Des vies à deux qui ne se contentaient plus d'un amour paisible et pérenne, du moins où l'un des deux se lassait et aspirait à retrouver l'élan et l'excitation des premiers jours, l'attirance envers celle ou celui encore inconnu, sans défaut, sans principes de vie établis, sans complications, sans revendications, sans désir que l'autre change, sans...

Forcément sans. Sinon, quel sens à ce jeu où ni elle, ni eux n'étaient dupes de ce qui en découlerait ?

Pourtant, si certains cherchaient à remplacer une femme par une autre, au hasard d'une rencontre fortuite, la majorité de ceux qui fréquentaient ce site ne souhaitait nullement mettre fin à leur mariage ou à une vie insatisfaisante, mais somme toute confortable. Ils ne croyaient pas à l'expectative d'une rencontre où l'amour se ferait fidélité et satisfactions réciproques. L'éternité était une illusion et l'amour rarement éternel.

Ils recherchaient plutôt, comme elle, un exutoire agréable, un moment

hors de leur réalité, le fantasme d'une autre vie sans avoir le besoin d'en changer.

Une dernière catégorie apparaissait, plus sensible, et aussi plus triste, derrière ces petites fenêtres aux visages souriants, sérieux ou prenant la pose. Des hommes enfermés dans une situation affective difficile, parfois inextricable de part des fragilités évidentes, un manque de confiance en soi, des verrous rouillés qui les maintenaient dans une sorte de prison dorée ou toxique, dont la clef, croyaient-ils, serait la découverte de cette autre qui les consolerait voire les sauverait de leur existence mortifère. Une femme pour remplacer une autre, une ressource extérieure pour trouver le courage de mettre fin à leur relation présente. Le souhait de découvrir une femme piégée, elle aussi, dans un schéma similaire.

Louise avait fait la connaissance de toutes ces catégories d'homme esseulés, fantasques, et même certains qui s'étaient révélés, dès les premiers mots prononcés, vulgaires, dénués d'un tant soit peu du respect de l'autre à défaut de se respecter soi-même. Elle abrégait alors rapidement la conversation, le rendez-vous, ou la nuit car il y en avait eu des nuits, et s'enfuyait le dégoût au bord des lèvres, un spasme au ventre, se jurant que ce serait la dernière fois.

Mais la pomme d'un rouge satiné, tentatrice, s'invitait à nouveau rapidement dans ses pensées. Elle attisait toutes les fibres de son corps, comme la personne alcoolo-dépendante focalisée toute entière sur la bouteille-antidote. Incapable de penser à autre chose, elle ouvrait sa page perso et cherchait celui qui apaiserait son cœur malade. Sans jamais le trouver.

Qui cherchait-elle dans le fond ? Qu'espérait-elle découvrir dans les mots, les yeux, les bras, les corps de passage ? Elle n'en savait rien et pourtant, sa quête se poursuivait, la poursuivait inexorablement, sans qu'elle puisse la réfréner, mettre un point final à cette débandade, cette débâcle de soi.

La veille, Loïc avait déposé sans un mot une carte de visite sur sa table de nuit. Un petit carton en papier glacé. Le logo d'un papillon, qui prenait son

envol d'une branche frêle, avait attiré son attention : Élie Sauveur, psychothérapeute, thérapie cognitive et comportementale, PNL, hypnose, EMDR. Et une promesse suggérée en arrière fond : « Vers un meilleur équilibre intérieur »

Qui d'autre que Loïc pour lui proposer, silencieusement, un moyen comme celui-ci pour l'aider.

Loïc, son cher et tendre ; son amour depuis cette après-midi ensoleillée sur le port de plaisance de Kernevel, il y avait huit ans déjà. Une histoire en forme de coup de foudre estival, qui aurait pu s'arrêter à la fin de cette conversation partagée autour d'un thé glacé pour elle et d'une glace chocolat-café pour lui. Un cône de trois boules qui s'étaient répandues sur sa chemise en coton bleu ciel, au moment du premier coup de langue gourmand, et qui avait déclenché, chez elle, un fou rire irréprensible devant la mine déconfite et l'impuissance de l'homme à gérer la situation loufoque dont il était victime.

Huit serviettes en papier plus tard, tendues pour absorber le plus gros des dégâts qui s'était transformé en tâche couleur caca de nourrisson pas très glam, l'idylle était née.

C'est dire qu'il en fallait peu pour créer la rencontre ; une glace dégoulinante peut s'avérer un cadeau de la vie. C'est ce qu'ils avaient déclaré quelques mois plus tard à la tripotée de convives venus célébrer leur mariage. Kalonbrahaz était en fête à ce moment-là.

Adossée à son oreiller, peinant à se lever comme chaque matin, Louise tritura la carte de visite tout en tentant de mettre un peu d'ordre dans ses pensées chaotiques.

Loïc endurait, elle en avait bien conscience, lui aussi la douleur du manque, mais rien de comparable à son calvaire. Il n'avait pas porté, lui, ce bébé, cette vie qui s'épanouissait dans son ventre au fil des mois. Il ne l'avait pas ressentie dans sa chair, chahuter, toquant à la matrice, comme